

Pour la mettre à la mer nous parions la chaloupe,
Quand tout à coup, et sans nous demander conseil,
Voilà le pont qui crève avec un bruit pareil
Au fracas d'un vaisseau qui lâche sa bordée.
Nous coulions.

On ne peut pas se faire une idée
De l'émoi que vous cause un de ces plongeons-là.

Moi, pendant la minute où le bateau coula
En tournant sur lui-même avec un air stupide,
Je revis mon passé dans un éclair rapide :
Oui, tout, notre vieux port, ses mâts et son clocher,
Et la plage où j'allais, pieds nus, sur le rocher,
Et le sable semé de méduses vermeilles...

Brusquement, l'eau m'emplit la bouche et les oreilles.
Je n'aurais pas été longtemps à patauger
Et j'allais m'engloutir, ne sachant pas nager,
Lorsque Black me saisit au collet par la gueule.
Justement la chaloupe avait surnagé seule ;
Elle était près de nous ; le chien, d'un brave effort,
Me pousse jusque-là ; j'en empoigne le bord
Et je saute dedans avec la bonne bête !
Quant à notre trois-mâts, l'effroyable tempête
N'en avait épargné que le mousse et son chien,
Dans ce canot sans mâts, sans avirons, sans rien !
Quoique gamin, j'avais le cœur plein de courage ;
Mais, deux heures après, quand se calma l'orage,
Je compris, en songeant à mon sort froidement,
Qu'à moins de rencontrer en mer un bâtiment,
Je ne parviendrais pas à regagner la terre.
J'étais seul sur le vaste océan solitaire,
Et nous n'étions sauvés de la noyade enfin,
Mon pauvre Black et moi, que pour mourir de faim !
Pas un biscuit, pas un bidon dans la cambuse,
Comme sur le fameux radeau de la *Méduse* !...
Mais abrégeons. Les bons récits sont les plus courts.
Pendant trois longues nuits et pendant trois longs jours
Notre canot flotta balancé par la lame.
La faim grondante au ventre et l'angoisse dans l'âme,
Et perdant chaque jour l'espoir du lendemain,
Assis près de mon chien qui me léchait la main,
Sous le soleil torride ou sous la froide étoile,
J'attendis donc, sans voir apparaître une voile
À l'horizon fermant sur moi son cercle bleu.

Donc, le troisième jour, j'avais la gorge en feu
Et la fièvre, lorsque tout à coup je remarque
Que Black se rencognait dans un coin de la barque,
Qu'il avait l'air tout chose, et que son œil, si bon,
D'ordinaire, et si doux, luisait comme un charbon.

"Allons ! mon vieux, lui dis-je, ici ! Qu'on te caresse !"

Pas du tout. Il me lance un regard de détresse.
Je m'avance ; il recule et gronde entre ses dents,
Tenant toujours fixés sur moi ses yeux ardents,
Et veut happer ma main, que, d'instinct, je retire ;
Et je me demandais : "Qu'est-ce que ça veut dire ?"
Lorsque avec le frisson de la petite mort,
Je vois Black qui saisit le bordage et le mord
En laissant sur le bois couler un flot de bave.
Et je devinai tout !... Sur notre atroce épave,
Le chien, pas plus que moi, n'avait bu ni mangé,
Et voilà maintenant qu'il était enragé !
Oui, celui qui m'avait sauvé du grand naufrage,
Mon chien, mon matelot, mon frère, avait la rage !
Avez-vous bien compris ? Voyez-vous le tableau ?

Cette barque perdue entre le ciel et l'eau,
Et, dedans, cet enfant, seul devant cette bête,
Avec le grand soleil tropical sur la tête,
Blanc de peur et tapi dans un coin du bateau.

Je cherchai dans ma poche et j'ouvris mon couteau,
Car, machinalement, chacun défend sa vie.
Il était temps. Cédant à son horrible envie,
L'animal furieux sur moi s'était jeté.
D'un brusque mouvement du corps je l'évitai,
Je le pris par la nuque et, le sentant se tordre
Et tâcher de tourner la tête pour me mordre,
Je pus le terrasser enfin sous mon genou ;
Puis, tandis qu'il roulait ses pauvres yeux de fou
Et que sous moi ses flancs ronflaient comme une forge,
Je lui plongeai trois fois mon couteau dans la gorge...
J'avais tué mon seul et mon premier ami !

Comment je fus trouvé plus tard, mort à demi
Et tout couvert du sang que vomit le cadavre,
Par les hommes d'un brick qui retournait au Havre,
Qu'importe ?

Depuis lors, j'ai bien souvent tué.
En guerre, n'est-ce pas ? on s'est habitué.
Je fus du peloton, un jour, à la Barbade,
Qui devait fusiller mon meilleur camarade ;
Et cela ne m'a pas donné le cauchemar.
Sous le contre-amiral Magon, à Trafalgar,
Ma hache a bien coupé, pendant les abordages,
Plus de dix mains d'Anglais s'accrochant aux cordages ;
Je n'y pense jamais, pas plus qu'au peloton.
A Plymouth, j'ai plongé, pour m'enfuir du ponton,
Mon poignard dans le dos à deux factionnaires,
Et sans m'en repentir jamais, mille tonnerres !
Mais d'avoir évoqué ce souvenir ancien,
De vous avoir conté le meurtre de mon chien,
Je ne dormirai pas de la nuit, et pour cause...

Garçon, un second grog !... Et parlons d'autre chose !...

FRANÇOIS COPPÉE.

LA GOUVERNANTE D'ALFRED DE MUSSET.

Savait-on que la gouvernante de Musset, celle qui l'a veillé jusqu'à sa mort, existât encore ? Nous l'avons rencontrée, de la façon la plus imprévue, l'autre jour, dans le quartier Saint-Honoré, non loin de cette maison de la rue du Monthabor où s'éteignit le grand poète. Une vieille charmante, à l'attitude modeste, au regard clair et doux, et de conversation fine. Que de souvenirs sous son bonnet !

— Pensez donc, monsieur, j'ai été sa gouvernante de 1850 à 1857 ! Et j'avais déjà travaillé pendant trois ans chez Mme de Musset, au quai Voltaire, alors que les deux fils vivaient chez leur mère. J'ai ainsi passé dix ans à ses côtés, les dix meilleures années de ma vie, monsieur, car si vous saviez ce qu'il était cordial et généreux ! Ce n'était pas seulement un grand poète, mais un noble cœur. Ah ! le bon maître que j'ai perdu ! Et deux larmes coulent silencieusement sur les joues de cette exquise vieille.

Emu à notre tour devant cette douleur exprimée d'une façon si ingénue, nous gardons le silence. Mais l'aimable femme reprend elle-même la conversation. Du temps du poète, elle s'appelait Mlle Colin. Elle s'est mariée depuis...